

Klébez

Par la loi du 19 septembre 1948, un nouveau centre est créé en Oranie, au pied du Djebel Orouse. Il est dénommé Négrier. Le 9 février 1849, le Général-Commandant la Subdivision d'ORAN fait remarquer qu'un autre centre de la province d'ORAN, dans la région de Tlemcen, porte déjà le nom de Négrier.

Par décret du 11 février 1851, le Ministre de la Guerre prescrit de changer le nom de Négrier en celui de Kléber. Pendant 111 ans, le grand Kléber de la Révolution sera le patron d'un petit village d'Algérie. Il faudra tout le patriotisme, toute la puissance, en un mot toute la grandeur d'un autre Général pour que Kléber soit enfin dégommé.

Érigé en Commune le 1er juillet 1852, Kléber deviendra commune de plein exercice le 22 septembre 1870.

Le 27 septembre 1848, le Général Lamoricière, Ministre de la Guerre, décida d'envoyer en Algérie 12 000 nouveaux habitants. Les candidats furent nombreux. Choisis parmi l'élite de la population ouvrière, les émigrants affectés au nouveau centre venaient de partout mais surtout de la région parisienne.

Partis de Paris le 8 octobre 1848, nos anciens débarquèrent à Arzew, le 2 novembre suivant, où ils furent hébergés par la population. Dirigés sur ce qui était encore Négrier, la plupart à pieds, ils logèrent provisoirement dans des baraques en planches (un provisoire qui dura 20 mois) en attendant la construction des maisons de deux pièces sans plafond qui leur furent allouées à raison d'une par famille. D'autre part, chacun des foyers se voyait attribuer un lot à bâtir de six ares, un lot de jardin de 20 ares, deux hectares de terrain, le tout en friche (certains plus favorisés que d'autres par la répartition au hasard) et une truie pleine qui, parfois, logeait avec ses petits dans les chambres de la baraque.

Partis de chez eux tels des romanichels, ils avaient abandonné ce qu'ils avaient de plus cher, sans espoir de retour, l'œil larmoyant mais le cœur haut, plein de courage au labeur.

De cette broussaille inextricable, où toutes sortes d'insectes, de reptiles et même de fauves existaient en abondance et leur réservaient des surprises souvent désagréables, ces pionniers allaient faire une terre riche et hospitalière.

De la première liste de 1848 composée de soixante et onze noms, sept seulement ont fait souche dans la population de Kléber et sont :

ADAM Jean, de Aire (Pas-de-Calais) ;
BASTOUL Michel, de Saint-Félix (Haute-Garonne) ;
DAVID Pierre, de Voullé-les-Marais (Vendée) ;
DEVIGNE Charles, de Crépy (Aisne) ;
MACRON Armand, de Rumaucourt (Pas-de-Calais) ;
MOLVEAUX Jean, de Bugle (Eure) ;
ROLLIN Jean-Baptiste, de Château-Thierry (Aisne).

Hélas, les premières années furent pénibles, elles anéantirent bien des illusions, et les habitants eurent à vaincre de multiples difficultés. Toutes les maladies, la typhoïde, le paludisme, la dysenterie et le choléra vinrent exercer une véritable sélection naturelle.

Dès les premiers mois de 1849, le choléra fit son apparition et sévit sur toute la région jusqu'en 1852.

Le chiffre des décès pour les années 49, 50 et 51 s'élève à 128 sur une population de 250 habitants.

Ceux dont l'énergie était insuffisante, dont les aspirations ne correspondaient pas aux rudes réalités, renoncèrent vite à leurs concessions et sollicitèrent leur rapatriement. Une douzaine de familles persista qui se mit à l'ouvrage et remporta un commencement de victoire.

1851. Les remplaçants arrivent. Ce sont des Parisiens, des Vendéens, des Bourguignons, des Méridionaux, des Alsaciens, des Normands, même des Rhénans ; en 1871 vinrent les Lorrains. Au total, cinquante-six familles mais toutes n'ont pas persévéré. Celles qui ont fait souche au village sont :

COURETTE Jean, de Franczal (Haute-Garonne) ;
MALLET, de Paris ;
HILDEVERT, de Paris ;
LACOMBE, de Paris ;
VOINSON, de Plainfaing (Vosges) ;
DEMONCHY, de Cuvilly (Meurthe) ;
RAYEUR, de Dédeling (Meurthe) ;
GROSDÉMANGE, de Haboudange (Meurthe) ;
GEOLLE, de Haboudange (Meurthe) ;
HELDT, de Roppenhein (Bas-Rhin) ;
MULLER, de Ritterdorf (Rhénanie) ;
ROUBINEAU, de Belvèze (Aude) ;
BLAIN, de Saint-Antoine (Isère) ;
CESAR, de Château-Voué (Meurthe) ;
GUILLOT, d'Alsace ;
ROEDER, de Lorraine ;
FRANZEN, de Minterlingen (Rhénanie) ;
DOLIVOT, de l'Hérault ;
DALEYDEN, du Luxembourg ;
DESTREMX, de Réballou (Ariège).

En plus du manque d'instruments aratoires, la vente des récoltes de céréales devenait impossible. L'administration militaire, cliente principale, refusait d'acheter les céréales de la région en dépit d'engagements antérieurs.

Heureusement, les années se suivirent mais ne se ressemblèrent pas. Les plantations de vignes françaises s'accéléraient, la prospérité donna l'impression de faire son apparition. Hélas ! la sécheresse de 1880 à 1882, la mévente des vins (certains colons se trouvaient dans l'obligation de déverser le vin dans les rigoles pour pouvoir rentrer leur nouvelle récolte), le phylloxéra en 1897 compléta le désastre. Devait-on tout abandonner ? Non, on allait s'accrocher et tenter autre chose. A partir de 1900 commencent les plantations de plants américains. Après bien des expériences, souvent coûteuses, Kléber constitue son vignoble qui, à notre départ, comptait près de huit cents hectares.

En même temps, le village suivait lui aussi les progrès de cette prospérité, les haraquements sont remplacés par de belles maisons implantées suivant un plan bien étudié, en bordure de larges artères ; puis suit la construction de l'église, des écoles, de la mairie, de l'hôtel des postes, etc., etc.

De 1848 à 1900, trente-trois familles venant des provinces de Grenade, Valence et Murcie se joignaient aux familles françaises. Quatre seulement feront souche dans la commune : ce sont les deux familles Fernandez, les Gonzalez, les Pla. Il en viendra d'autres par la suite.

La guerre de 1914 ne surprendra pas les Klébériens qui partageaient l'esprit de revanche de leurs frères de Métropole et ils payèrent un lourd tribut : sur le monument aux Morts inauguré par M. Louis DAVID, lui-même grand mutilé et Maire depuis peu, trente-et-un noms sont gravés dont deux d'origine musulmane et quatorze espagnole. Personne n'a reculé devant son devoir.

A la création du Centre de Colonisation de Kléber, il n'existait aucune famille musulmane sur le territoire de la com-



MON ALGERIE !

mune, le dernier recensement (1953) en compte 595.

En plus des vignobles et des céréales, la commune de Kléber exploite l'alfa dans le Djebel Orousse, ou montagnes sauvages, point culminant entre ORAN et Mostaganem (631 mètres). Le gibier y est nombreux : lièvres, lapins de garenne, perdrix, pigeons ramiers, tourterelles, cailles.

L'extraction d'une excellente pierre donne un apport complémentaire aux ressources de la commune. Sur le plateau, des carrières de très jolis marbres sont également en exploitation.

Le manque d'eau, de tout temps, était pour les différentes municipalités qui se sont succédées, le problème angoissant et difficile à régler. Alimenté par deux sources différentes, l'oued Magoun, ravin du cimetière, et l'oued Oudia, ravin de la Noria, un nouveau projet d'adduction et d'alimentation était approuvé en 1960 et mis immédiatement en chantier. La conduite était en place juste après l'indépendance... elle n'a jamais été mise en service.

Kléber, épargné des exactions rebelles, se vide petit à petit et il ne reste aujourd'hui de cette population laborieuse que le souvenir de cent quatorze années de présence française.

De 1870 à 1962, dix municipalités se sont succédées, elles furent présidées par :

Henri AMAND	(1870)
Eugène SEICHEPINE	(1875)
Louis LACOMBE	(1877)
Pierre DAVID	(1887)
Léon CHANSON	(1892)
Auguste LACOMBE	(1908)
Henri ROUBINEAU	(1912)
Ernest MULLER	(1920)
Louis DAVID	(1925)
Gabriel MULLER	(1959)

Mais nous ne pourrions terminer sans parler des curés de la paroisse de Kléber dont les derniers en date étaient les Abbés :

CARDENEAU (1909), CARMOUZE (1925), PADILLA (1948) et RABALLAND (1958).

Le Chanoine CARMOUZE devait s'éteindre alors qu'il était Archiprêtre de la Cathédrale d'ORAN, et M. DAVID Louis qui resta Maire de Kléber pendant trente-quatre ans, est mort il y a quelques mois à peine à Narbonne.

Seul le Père RABALLAND est toujours en activité en Algérie ; il réside maintenant à Arzew et assure seul le service des paroisses environnantes pratiquement vides de toute substance.

De ce village de Kléber il ne reste même plus le nom puisque depuis avril 1963 il a été remplacé par celui de Sidi-Benyebka comme si, en 1848, il eût existé un douar ou même une khaïma qui portât ce nom... Autant en emporte le vent.

G. MULLER

Il est de mon devoir de signaler que la plupart des renseignements donnés ci-dessus ont été tirés du Recueil et Résumés de la vie d'un petit village de colonisation édité par M. DAVID Louis en 1953.

Je t'ai, mon Algérie, intériorisée

A ce point que tu vis en moi comme là-bas
Quand je foulais ton sol. Et, mon âme grisée
Des souvenirs qu'à profusion tu me versas,
Je te sens toute en moi, grâce à Dieu non Brisée.
Car je t'ai emportée avec tout mon Passé
— Un Passé radieux, d'une immense richesse,
Où j'évoque fervent, sans pouvoir m'en lasser,
Les êtres que j'aimais et dont j'eus la tendresse,
Les lieux familiers, témoins de mon bonheur,
Et les créations qui firent ta grandeur —
Et tu renais en moi, chère terre natale,
Toi dont la destinée, hélas ! fut si fatale,
Plus belle et rayonnante encore qu'autrefois.
Voici que ce Passé se ranime à la voix
Du souvenir. Il ressuscite et je revois
— Enfance, adolescence, âge mûr et vieillesse —
Mes quatre âges menant, tout joyeux, leur train-train,
Eblouis de soleil et gorgés d'air marin,
Coulant leurs jours dans l'euphorie et l'allégresse,
Au milieu de décors qui m'enchantaient sans cesse.
Tout mon Passé défile avec intensité
Et d'en revoir le film, ah ! quelle volupté !
Plus de regrets amers. Trêve de nostalgie !
Par cette vision je me sens tout ravi.
L'Algérie est en moi, l'Algérie est ici.
Elle est ici, elle est en moi, mon Algérie ;
Bien que morte à jamais, si vivante toujours
Dans ma mémoire et dans mon cœur, mon Algérie.
Et je veux l'évoquer jusqu'à mes derniers jours,
De par le souvenir rappeler à la vie,
Faire revivre à plein ma petite patrie,
En chanter la splendeur, le charme et la douceur
Et du plus fol amour la serrer sur mon cœur.

Albert BRON.
20 avril 1970.